

Journal d'un fou

Le point de départ est l'inertie du réel. Ce contre quoi de toutes mes forces je lutte et m'arqueboute est l'inertie du réel qui nous en impose parce qu'il est, et qu'en étant il est trop, trop présent, trop rigide, hermétique aux possibles. Hermétique deux fois : d'abord par le fait qu'il est ; puis par ce qu'il est énoncé, interprété par les paroles et les écrits qui le définissent, le qualifient et le figent dans ces interprétations. L'écriture, dans sa texture même, dans ce qu'on pourrait appeler *style*, est la fabrication d'un instrument, une machine, une pince, permettant d'attraper les données du réel autrement que nous le faisons dans la vie prosaïque ordinaire. De là, si tout va bien, un processus de transformation ayant pour tâche de ne pas rendre le réel tel quel, mais différent. Ce processus emploie de multiples méthodes, il dispose des moteurs ; il enfonce la porte à coups de bélier ; les jours où il tient une forme olympique, il secoue le réel, le met dans un état second, un grésillement qui n'est pas sans rapport avec une longue vibration érotique. Cette mise en grésillement du réel, cette brutalisation qui les bons jours renverse un petit paquet de réel sens dessus dessous et lui rosit les joues, je l'appelle *Journal d'un fou*. Je l'admire chez Gogol ou Lu Xun, qui ont écrit des textes portant ce titre ; je le reconnaiss aussi en tant que méthode sous-jacente, dès la première phrase, chez des auteurs aussi dissemblables que Robert Walser, Vladimir Nabokov, Marguerite Duras, Christophe Tarkos, Daniel Foucard, William Faulkner, Jean-Charles Massera, Bret Easton Ellis ou Richard Brautigan.

Lexique Nomade, Villa Gillet

Assises du Roman

Lyon Avril 2016